

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 2

Bibliographie: Bibliographie
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE¹

DANIEL VETH'S REIZEN IN ANGOLA. BEWERKT DOOR DR P. J. VETH EN JOH. F. SNELLEMAN. Haarlem (H. D. Tjeenk Willink), 1887, in-8°, 430 p. avec portrait, illust. et carte. — Depuis la mort de J. M. Schuver, tombé sous les coups des partisans du Mahdi dans la région du Bahr-el-Ghazal, nous n'avions pas vu de Hollandais apporter leur concours à l'exploration du continent africain. Cependant la place que les Hollandais occupent dans l'Afrique australe, et les établissements commerciaux qu'ils ont à la côte occidentale, devraient faire d'eux des pionniers dans cette grande œuvre. Mais les préoccupations politiques d'une part, et les intérêts mercantiles de l'autre absorbent leur attention. On aurait pu espérer que le petit groupe de Boers qui, pour se soustraire à l'autorité britannique, quittèrent en 1874 le Transvaal et se dirigèrent vers l'ouest à travers le Kalahari, nous auraient fourni des informations sur leur itinéraire et sur les contrées traversées jusqu'au Cunéné, frontière méridionale des possessions portugaises. Les souffrances qu'ils eurent à endurer ne leur en laissèrent pas le loisir. Il était réservé au fils du savant professeur de l'université de Leyde, M. P. J. Veth, président de la Société néerlandaise de géographie, de renouer la tradition des voyageurs hollandais en Afrique. Malheureusement, l'exploration de Daniel Veth fut de courte durée ; parti d'Europe en avril 1884, il expirait déjà en juillet de l'année suivante à Kalahangka, au S.-E. de Benguela. Mais quelque éphémère qu'ait été son passage sur le sol africain, son travail n'aura pas été sans fruits.

Jeune encore, Daniel Veth avait manifesté un goût prononcé pour les voyages par des excursions en Danemark, en Suède et en Norvège, puis dans l'Europe centrale, en Belgique, en France et en Suisse. Ses études d'ingénieur terminées, il fut pendant quelques années attaché aux travaux du chemin de fer du Nord-Est suisse, puis à ceux de la ligne du Gothard, jusqu'au moment où il fut appelé à prendre part à l'expédition de Sumatra. Il y fut spécialement chargé des leviers géographiques, des travaux photographiques, des observations météorologiques, ainsi que des collections de géologie. On sait le succès de cette expédition et la magnifique publication qu'elle a valu au monde scientifique. Plusieurs mémoires de Daniel Veth, publiés par son père dans le volume que nous

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

annonçons, témoignent de la large part qu'il prit à ces travaux. Ils sont suivis d'un plan dressé par lui d'une expédition dans l'Afrique australe occidentale, introduction au récit de son propre voyage, et qui fait amèrement regretter que la mort en ait empêché la réalisation complète. Après avoir étudié consciencieusement les ouvrages des voyageurs les plus récents dans cette région, et les cartes de Lanoy de Bissy, de Merensky et d'Anderson, il se proposait de se rendre d'abord à Benguela, pour explorer la partie méridionale des possessions portugaises, dont la météorologie, la géologie, l'ethnologie et la zoologie n'ont encore jamais été étudiées scientifiquement. Après cela, il espérait pouvoir pénétrer dans la région qui s'étend entre le Cunéné et le Coubango, puis se porter au sud vers le lac Ngami, parcourir la vaste étendue de pays que bordent le Zambèze au nord et le Limpopo au sud, sans négliger les territoires de l'ouest jusqu'à l'Orange, le Kalahari, l'Ovampo, le Damaraland et le Namaqualand. Les observations que renferment, sur les districts de Mossamédès et de Benguela, les trois cents pages qui se rapportent aux voyages à Humpata, Huilla, Quillenge, à travers la Serra de Chella, peuvent nous donner une idée des services qu'aurait pu rendre à la science le jeune voyageur, sans sa fin prématurée. Il était accompagné de deux aides qui lui furent très utiles : MM. Godefroy et van der Kellen, attachés, l'un au Museum ethnographique de Leyde, l'autre au Museum d'histoire naturelle de la même ville. Nous avons dit (VI^e année, p. 148) les difficultés rencontrées par l'expédition entre Mossamédès et Humpata, et la salubrité du plateau sur lequel se trouve cette dernière ville. Il est grand dommage que l'expérience de l'emploi de poneys de Java tentée par M. D. Veth n'ait pu être poursuivie plus longtemps, puisque celui dont il se servait s'accommodeait facilement au climat ; quels services ne pourraient-ils pas rendre aux voyageurs dans ces régions où, jusqu'ici, les chevaux d'Europe n'ont pas pu s'acclimater ! On comprend la sympathie avec laquelle il décrit l'établissement de la petite colonie des Boers sur le territoire portugais ; et on lui sait gré, d'avoir, quoique protestant, su parler, avec les éloges qu'ils méritent, des travaux des missionnaires portugais à Huilla.

ZEITSCHRIFT FÜR AFRIKANISCHE SPRACHEN, herausgegeben von C.-G. Büttner, Inspektor der ostafrikanischen Mission in Berlin. Berlin (A. Asher et C°), Octobre 1887. Jahrgang I. Heft I. in-8, 78 p. Mark. 3. — L'étude des langues africaines, encore bien peu avancée il y a quelques années, marche de pair avec les découvertes géographiques. Mieux on

les connaît, plus elles intéressent les savants qui y trouvent des beautés et souvent une perfection qu'on ne soupçonnait pas, et constatent l'existence, entre les idiomes de beaucoup de peuples africains, de relations plus ou moins étroites, qui permettront d'élucider la question délicate de la parenté et de l'origine des peuples eux-mêmes. La meilleure preuve de l'intérêt que les amateurs de linguistique portent aux dialectes africains est la publication de la revue que nous annonçons. Elle traite de sujets très spéciaux qui ne seront évidemment goûtés que par des érudits. Le premier numéro renferme les articles suivants :

1. *Chuo cha utenzi*. Poème en vieux souahéli, tiré des papiers de feu le Dr L. Krapf.
2. Contribution à la grammaire de la langue des Bokoundou (Cameroun), par C.-H. Richardson.
3. Croyances des nègres de la Côte d'Or, comparées à celles des autres peuples africains, par J.-G. Christaller, missionnaire. Idées de ces populations sur Dieu, la création, les premiers hommes et la mort.
4. Texte des chants des Satho, par le Dr Endemann.
5. Explications sur divers mots de la langue du Kidchagga et du Paré (Kilimandjaro), écrites par feu le baron von Decken.
6. Bibliographie.
7. Indication de travaux concernant la linguistique, publiés dans diverses revues et journaux.

Nous souhaitons bon accueil de la part du monde savant et longue durée à cette publication qui, placée sous la direction de M. Büttner, inspecteur des missions de l'Afrique orientale, à Berlin, ne peut manquer d'être un trésor de recherches et de donner une vive impulsion à cette branche de la linguistique, dont on peut attendre de nombreuses et originales découvertes.

G. Haurigot. LE SÉNÉGAL. Paris (H. Lecène et H. Oudin), 1887, in-8, 240 p. — Un grand nombre de monographies de la colonie du Sénégal ont paru ces dernières années. Celle-ci se recommande par son plan méthodique, son exactitude, son style simple et clair. Comme ouvrage de vulgarisation, elle s'adresse aussi bien à la jeunesse qu'aux adultes. Elle ne dit rien qui ne soit déjà connu et développe des points de vue souvent énoncés, mais c'est une bonne et complète compilation. Outre le bassin même du Sénégal, elle décrit, au point de vue physique, la région du Niger supérieur et les dépendances de la colonie, c'est-à-dire la Casamance, Carabane, Sédiou, les Rios Cassini, Nunez, Pongo et la Mellacorée. Un long chapitre est consacré à la population dont la sta-

tistique est indiquée d'après les *Notices coloniales*, publiées en 1885 à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers. On y constate, en particulier, ce fait que le nombre des Européens au Sénégal est toujours fort restreint. A Saint-Louis, ils sont 1200 environ, et, en y ajoutant ceux qui se trouvent répandus sur toute la surface de la colonie, on n'arriverait pas à 2500. L'histoire des Français au Sénégal est conduite jusqu'en 1885, date de la cinquième campagne du colonel Borgnis-Desbordes. Les derniers chapitres se rapportent aux divisions politiques et administratives, aux conditions d'exploitation, au climat du Sénégal. L'auteur n'est pas un patriote aveugle. Il ne se dissimule pas les dangers que présente la colonie pour les Européens et les expose sans ambages, tout en indiquant les moyens par lesquels l'administration lutte contre l'influence pernicieuse du climat. Peut-être arrivera-t-on à le rendre moins insalubre. Toutefois M. Haurigot n'a pas l'air d'y croire fortement. Pour longtemps encore, les fonctionnaires qui vivent sobrement et qui observent toutes les prescriptions de l'hygiène ne pourront séjourner plus de 4 ou 5 ans à Saint-Louis ou à Gorée. De tous les gouverneurs, c'est le général Faidherbe qui y est resté le plus longtemps : une première fois 7 ans et une seconde fois 2 ans. La plupart des autres n'ont occupé cette haute fonction que quelques mois.

Louis Piesse. ALGÉRIE ET TUNISIE. Collection des *Guides-Joanne*. Paris (Hachette et C^e), 1887, gr. in-12, 492 p. avec cartes et plans, Fr. 12. — Comme la saison des voyages dans l'Afrique du Nord s'ouvrira dans quelques semaines, il est temps de recommander aux touristes le guide en Algérie et en Tunisie de M. Piesse. Il s'agit, du reste, d'une réédition, rendue nécessaire par l'ouverture de plusieurs voies ferrées nouvelles qui permettent d'aller d'Aïn-Temouchent, à l'ouest d'Oran, jusqu'à Hammam-lif, à l'est de Tunis, ainsi que par la publication du recensement quinquennal de la population algérienne et de plusieurs autres documents statistiques. Au lieu de 52 routes que renfermaient les anciennes éditions, l'itinéraire actuel en renferme 107 ; en outre, le plan a été amélioré, les cartes revues et modifiées, surtout en ce qui concerne les chemins de fer, le nombre des plans de villes, porté de dix à seize, enfin l'index alphabétique remanié de manière à donner tous les renseignements désirables au point de vue des moyens de communication, des hôtels et des auberges.

Le guide Piesse fait partie de la collection des *Guides-Joanne*, connue et appréciée des touristes. Elle le cède peut-être aux Bædecker au point

de vue du nombre des renseignements, mais elle leur est supérieure comme œuvre scientifique, car elle renferme en plus, particulièrement dans le guide qui nous occupe, une bibliographie ainsi qu'un aperçu géographique et historique qui fournit au voyageur une vue d'ensemble du pays qu'il va parcourir.

L'itinéraire est divisé en quatre sections : Provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine et Tunisie. Chacune d'elles comprend un certain nombre de routes qui conduisent : dans la province d'Alger, jusqu'à Ouargla et El Goléa ; dans celle d'Oran, au pays des Oulad-Sidi-Cheikh ; dans celle de Constantine, à Touggourt ; en Tunisie, à Gabès et à Nefta.

Chacun comprendra que la rédaction d'un guide pour des pays dont une faible partie seulement est colonisée, tandis que le reste est soumis au régime militaire et habité par des tribus toujours prêtes à se révolter, est beaucoup plus difficile que celle d'un itinéraire pour nos pays d'Europe. Pour la région côtière de l'Algérie où les chemins de fer et les diligences circulent partout, le travail est relativement aisé, mais les Hauts-Plateaux, le Sahara algérien et la plus grande partie de la Tunisie donnent lieu à des recherches nombreuses et à une étude particulière des récits de voyage. M. Piesse a dû consulter de nombreux travaux, entre autres ceux de MM. E. Reclus, le colonel Niox, les commandants Robin et Rinn, Cagnat et Saladin. Il a eu, en outre, recours à la collaboration de MM. A. Poulle, Poinssat, Canal et O. Niel, et de quelques officiers de l'armée française, que leur service a conduits dans ces lointains parages. Toutes les fois que cela est possible, le guide indique les moyens de communication pour chaque itinéraire, la durée et le coût du voyage, les précautions à prendre, etc. Quand il s'agit d'une région souvent parcourue, une carte spéciale, renfermant les lignes ferrées, les routes carrossables desservies ou non par les voitures publiques, les chemins à mulets, permet au touriste de se rendre un compte exact du district qu'il parcourt, grâce à un relief clairement dessiné et à des couleurs bien distribuées. Mais il y a encore de vastes régions pour lesquelles les indications sont insuffisantes. Pour aller à Laghouat, à Gardaïa, à Ouargla, Goléa, Touggourt, Géryville, et pour voyager dans la majeure partie de la Tunisie, il ne suffit pas d'avoir une bonne santé et de l'argent, il faut encore que les tribus soient tranquilles, la saison favorable, et que le gouvernement accorde au touriste aide et protection, c'est-à-dire le droit à la *diffa* et à l'*halfa* : la diffa est l'hospitalité pour les gens, l'*halfa*, l'hospitalité pour les bêtes. Le mieux est d'être chargé d'une mission par le gouvernement, ou d'accompagner un officier en expédition

ou en tournée administrative dans les tribus sahariennes. Dans les autres cas, le voyage présente quelquefois de sérieuses difficultés.

Edouard Naville. GOSHEN AND THE SHRINE OF SAFT EL HENNEH. 1885.
Fourth memoir of the « Egypt Exploration Fund. » London (Trübner et C°), 1887, in-4°, 25 p. avec 11 planches. Fr. 32. — L'œuvre de notre compatriote est assez connue, et ses talents ont été suffisamment mis en relief par ses magnifiques découvertes, pour que nous puissions, sans préambule, parler du mémoire qu'il vient de publier. Ce dernier se rapporte à une campagne effectuée au commencement de l'année 1885, campagne dont les résultats avaient déjà été, en substance, consignés dans une lecture faite par M. Naville devant la « Royal Institution. » Sans avoir l'importance de la découverte de Pithom, les fouilles entreprises en 1885 présentent un vif intérêt, aussi bien pour les érudits que pour les gens du monde, et nul doute que le public ne fasse un accueil très favorable à l'ouvrage du savant égyptologue. M. Naville, dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, le manie pourtant avec une grande facilité. Son style est simple et clair, sa méthode rigoureusement scientifique ; pour peu que l'on s'intéresse aux questions d'archéologie historique, on prend plaisir à le suivre dans ses dissertations sur le sens des inscriptions et la topographie des anciennes cités.

La plus grande partie de son mémoire est consacrée à l'interprétation de la châsse de Saft el Henneh. Ce nom est celui d'un village situé à mi-chemin à peu près entre Zagazig et Tel el Kébir. La région dont l'auteur fait la description dans un premier chapitre, renfermait beaucoup de ruines, parmi lesquelles de véritables trésors. Elles ont été pour la plupart dispersées ou détruites. La châsse de Saft el Henneh, qui devait former un superbe monolithe, a été brisée par les fellahs superstitieux, dans l'espoir d'y trouver de l'or à l'intérieur. Des morceaux en ont été recueillis ça et là, quelques-uns par M. Naville. Deux figures indiquent la restauration du monument. Toutefois la partie supérieure manque ; les débris doivent avoir servi aux fondations du pont de Saft el Henneh. L'épaisseur de la pierre était de 2 mètres et sa hauteur de 2^m, 20 environ. Sur les quatre faces, la partie inférieure est occupée par trois lignes d'une inscription purement historique en larges caractères. Sur la face frontale se trouvent des inscriptions verticales de neuf lignes chacune, reproduisant des hymnes en l'honneur de Sopt, récitées par le pharaon Nectanebo II, auquel le monument est consacré. Sur les autres faces, figurent six registres horizontaux, portant aussi des inscriptions et des représentations mythologiques. M. Naville donne des détails sur les différents fragments du monument et indique la tra-

duction des caractères hiéroglyphiques. Le roi Nectanebo II est le dernier souverain de la trentième dynastie ; c'est sous son règne que les Perses envahirent le pays. L'exode des Juifs avait donc eu lieu bien des siècles auparavant. Toutefois M. Naville a largement utilisé la châsse de Saft el Henneh pour déterminer la position du pays de Goschen, qu'habitaient les Israélites.

La dissertation relative à ce territoire, occupe le quatrième chapitre du livre. D'une série de considérations savamment exposées, M. Naville déduit que le pays de Goschen devait être compris entre Belbeis et Abbasieh ; cette contrée fut appelée plus tard la province d'Arabia, dont la capitale était Pa Sopt, en grec Phacusia. L'emplacement en est occupé aujourd'hui par Saft el Henneh. Quand les Israélites habitaient le pays de Goschen, son étendue n'était pas définie d'une manière précise ; du reste, elle s'accrut avec l'extension du peuple israélite. Quant au pays de Ramsès, il occupait un grand espace plus au nord, à l'est de la branche tanitique. La cité de Ramsès se trouvait dans la province d'Arabia ; c'était probablement la ville de Phacusia, mais M. Naville ne peut l'affirmer d'une manière positive.

Dans les dernières pages sont exposés les résultats des fouilles entreprises pendant la même campagne de 1885, à Khataanah, à Kantir et à Tell Rotab. A l'ouvrage sont annexées plusieurs grandes planches dues au crayon habile de Madame Naville, qui apporte aux savants travaux de son mari sa précieuse collaboration. Elles reproduisent les fragments connus de la pierre de Saft el Henneh, couverts d'hiéroglyphes, les différentes inscriptions trouvées ailleurs ; un plan des fouilles entreprises à Tell Robab les accompagne.

On le voit, l'ouvrage qui ne se rapporte d'ailleurs qu'à une partie des beaux travaux de M. Naville, suffit néanmoins pour démontrer l'importance des recherches auxquelles il se livre. On ne peut que féliciter la Société « Egypt Exploration Fund » d'avoir à son service un savant de cette valeur et d'un si rare bonheur dans ses investigations. Aujourd'hui, plus que jamais, l'œuvre des fouilles en Egypte a besoin de travailleurs énergiques et éclairés, car les richesses archéologiques diminuent de plus en plus, surtout dans le delta. Les débris antiques sont emportés pièce à pièce par les nombreux touristes ou utilisés par les fellahs pour leurs constructions. Si l'on ne se hâte, beaucoup de trésors dans lesquels les archéologues auraient trouvé la solution des problèmes qui les préoccupent, seront irrémédiablement perdus.